

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

# Le Boutillon des Charentes

O-l'è d' la belle ouvraghe !



Journalboutillon.com

Numéro spécial octobre 2019

## Les souvenirs d'une femme simple Marie-Léa B...



Les souvenirs de Marie-Léa sont parus, en plusieurs épisodes, dans le Boutillon, et ont été appréciés par une grande majorité de nos lecteurs. Nous avons reçu plusieurs demandes de regroupement de ces articles dans un numéro spécial. Voilà, c'est chose faite.

Marie-Léa B... a vécu à Gourvillette une grande partie de sa vie. Elle y est née en 1889, et y est décédée en 1976. Ses souvenirs ont été recueillis, à la veillée, au coin du feu, par sa « nore » (sa belle-fille) Marie-Louise R..., entre 1971 et 1975. Marie-Louise précise : « J'ai écrit tout cela pour que les petits-enfants de Mémé Léa sachent quelle fut sa vie, qu'ils ignorent certainement. Et aussi qu'ils prennent conscience qu'en 1900 la vie d'un paysan charentais (saintongeais pour préciser) était plus proche du Moyen Âge que de l'ère actuelle ».

L'une des petites filles de Léa, Janine B..., m'a remis il y a quelques mois le cahier dans lequel ont été notés les souvenirs de sa grand-mère. Elle me précise :

« Ces souvenirs, rassemblés par ma mère, ont servi de lien entre elles, entre l'«étrangère» de la ville et la vieille paysanne charentaise, mémoire du village. Elles avaient compris l'intérêt de ces récits pour les générations suivantes. Les termes du parler charentais inconnu de ma mère étaient retranscrits phonétiquement ou donnés directement en français par Léa».

Ce cahier constitue une véritable richesse, et je remercie Janine de me les avoir transmis pour le Boutillon.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

# Première partie

## Les fêtes

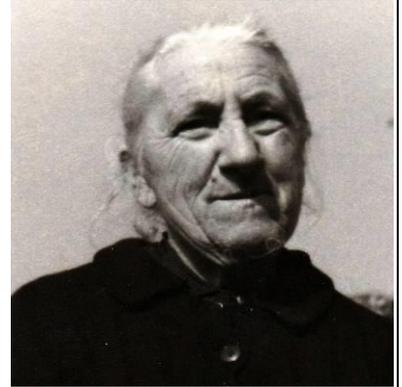
### Le premier de l'an

Le jour du 1<sup>er</sup> de l'an, les enfants allaient en bande chez les gens, pour leur souhaiter la bonne année : « Bonjour, je vous souhaite une bonne année et une bonne santé ». Les gens faisaient tous un cadeau : un morceau de sucre, une raie de chocolat, une pomme, une poignée de « prunes mêlées » (séchées au four). Monsieur F... donnait quelques dragées qu'il prenait dans une soupière déposée sur la table de la cuisine. Il donnait même un sou aux plus pauvres.

Mes parents ne voulaient pas que je m'éloigne trop, je m'arrêtais au canton.

Il y avait des maisons amies où il était préférable d'aller seule. Par exemple chez l'épicière, Madame L..., qui me donnait deux raies de chocolat ! Elle me prévenait d'ailleurs : « Demain, tu viendras seule me souhaiter la bonne année ». Une fois, j'étais allée avec toute la bande, elle m'a appelée dans sa chambre, m'a donné mon cadeau, et m'a dit : « Maintenant, débrouille-toi pour le cacher ! ».

Chez Ferdinand B..., c'était pareil.



### Mardi-gras

Le jour du Mardi-gras, les jeunes gens de la commune se déguisaient et passaient dans les maisons, leur mouchoir noué devant leur figure. On essayait de deviner qui c'était. Puis les Jeunes se démasquaient et on leur offrait à boire et à manger.

Un jour, il y avait une femme avec eux. J'ai tout de suite deviné que c'était un gars de la famille V... Il était surpris et m'a demandé comment je l'avais reconnu. « Quand j'ai vu tes pieds, j'ai compris, car il n'y a que toi et tes frères pour avoir les pieds si grands ».

Une autre année, il est venu un couple de Charentais en vieux costume du pays et un déguisé les accompagnait. Son costume était composé entièrement de torches de maïs (grands folioles qui entourent les épis de maïs). Il se tenait raide, les bras écartés comme un épouvantail. Il ne causait pas, et n'entrait par dans les maisons pour ne pas avoir à se démasquer parce qu'il était en deuil et n'aurait pas dû prendre part à la fête.

Une fois, j'étais à la veillée chez T... dans les moments du Mardi-gras. Entrent deux déguisés. C'était Edmond (mon frère) et un camarade, déguisés en femme. J'ai reconnu Edmond à la forme de son oreille : le lobe d'une oreille était collé à la peau du cou. Il avait une bouteille d'eau sous ses jupes et, tout à coup, il a écarté un peu ses jupes comme les vieilles qui pissaient debout, et il a fait couler un peu d'eau. Olinde T... était en colère : « Et voilà qu'elle pisse maintenant ! Eh bien, qu'elle ne se gêne pas, la grande salope ! ». Les déguisés riaient mais ils sont repartis sans se démasquer.

Un soir, nous avons organisé un petit bal chez un voisin qui avait un phono. Entrent deux garçons masqués. J'avais reconnu les habits d'André G..., et je me suis doutée que c'était sa sœur Philomène. Tout à coup, elle vient m'inviter à danser une valse, j'ai accepté, et j'ai dansé en me tenant raide et en m'éloignant de mon cavalier comme si je ne l'avais pas connu. Ils sont repartis sans se faire connaître. Les autres filles se demandaient qui pouvaient être ces danseurs. Je leur ai dit : « Je crois bien que c'est le petit B..., de Massac ». D'autres ont dit : « Oui, c'est certain, je l'ai reconnu aussi ». Et moi, je m'amusais intérieurement, et le lendemain, j'ai bien ri avec Philo.

La Marie B... s'était costumée en homme. Elle arrive le soir chez son beau-frère et lui demande la route des Touches. Le brave Médéric, qui *dodaillait* au coin du feu, se lève, tout ensommeillé, et lui dit : « Vous ne vous êtes guère écarté ». Serviable il sort sur la route pour lui montrer le chemin. Là, elle lui a éclaté de rire au nez.

### Le cheveu malet

Autrefois, pour Mardi gras, ou plutôt pour le dimanche gras, il y avait le cheveu malet. C'étaient deux jeunes gens, cachés sous une couverture, qui faisaient le cheval, et un maquignon les accompagnait ainsi que d'autres masques. Je me souviens qu'une fois, avant qu'Angèle, ma grande sœur, soit mariée (1898), ils sont venus alors que nous étions à table dans la grande chambre. Ce jour-là, on mangeait du boudin gras. Il y avait le cheval dont Jacques G... faisait partie. Le maquignon, c'était le grand-père à Maurice B... Ils s'étaient mis entre les deux lits, pour que le cheval ait la place de ruer quand un des masques voulait lui monter sur le dos. Maman faisait joli ! « Mes lits ! Mes lits ! Ils vont bien les arranger ! ». Il y avait un masque dont le costume était entièrement composé de torches de maïs. Il ne pouvait guère remuer et il avait les bras raides. Ensuite on leur a payé à boire un coup, mais il a fallu faire boire celui qui était habillé avec les torches, car il ne pouvait pas plier les bras pour porter le verre à ses lèvres.



*En 1908, Léa (caraco noir) tient sa nièce par la main ; la maison en arrière-plan est celle qui l'a vue naître, vivre et mourir, comme elle avait abrité ses grands parents et ses parents avant elle.*

### Les crêpes

Dans les moments de la Chandeleur et du Mardi-Gras on faisait des crêpes bien grasses. Parfois on en débarbouillait son voisin : flip ! flap ! Un jour, à une veillée, j'étais à côté du vieux Berlu qui avait une grande barbe. Quelqu'un lui envoie une crêpe par la figure et puis ... on la met dans mon assiette. J'ai dit que j'avais mal au foie et que je ne pouvais pas manger. Le lendemain, B... me dit : « Qu'est-ce que tu avais, hier ? Tu n'avais pourtant pas l'air malade ? ». « Je ne voulais pas manger la crêpe qui avait essuyé la barbe à Berlu ». « Grosse sotte, tu n'as donc pas pensé à la chienne, qui était sous la table, tu n'avais qu'à lui donner ! ».

### La Saint-Jean

À la Saint-Jean, on allumait trois feux à Gourvillette. Les gens « d'en-bas » faisaient le leur au carrefour du chemin de la Node et de la route de Massac. Ceux de Grandol le faisaient sur la route de Cressé. Les autres sur la route des Touches. Chacun apportait sa javelle et les flammes montaient haut (une javelle est un fagot de sarments de vigne). Quand le brasier ne flambait plus, tous les jeunes et ceux qui en avaient envie dansaient la ronde autour en chantant :

Mes bons amis, avant de nous quitter,  
Il faut rire et s'amuser.  
Entrez dans la danse,  
Faites la révérence,  
Et embrassez celle (ou celui) que vous aimez.

On chantait d'ailleurs toujours cette ronde avant de se séparer. Au bal, les mères grognaient : « Alors, ce n'est pas fini, ça n'a pas assez duré ? ».

### Noël

Le soir de Noël, Angèle s'en allait à la messe de minuit à pied, avec les autres, soit à Cressé, soit à Beauvais. J'étais trop petite pour les suivre. Alors mon père me confiait la lanterne, et nous allions, tous deux, dans la nuit, porter le Noël aux animaux : du foin aux moutons et à la vache, du grain aux cochons, pour « leur Réveillon ».

## Deuxième partie

### Les noces

#### Les repas de mariage



Marie-Léa en 1914

On profitait des noces pour réunir toute la famille au grand complet ce qui, avec les amis en plus, faisait une nombreuse assemblée. Au mariage de ma sœur Angèle, il y avait tant d'invités et de chahut que la poutre maîtresse du plancher de notre grande chambre, au-dessus de la cave, a craqué et qu'il a fallu l'étayer.

Les repas étaient copieux. Méka, une vieille voisine, m'a dit qu'au mariage des parents de Gaston A..., il y eut trois jours de noce. Le troisième jour, les gens de la noce couraient toutes les maisons pour que les habitants viennent manger tellement il y avait de restes qui risquaient de s'abîmer.

Lucienne F... m'a raconté qu'à la noce d'Isaure A... (la mère de Germaine P...) on a servi du champagne, ce qui était très rare. Il y avait une vieille qui, voyant la mousse déborder, disait : « Prou ! Prou ! o bronze ! » (ça déborde). Ensuite, elle s'occupe d'autre chose. Quand elle regarde son verre, la mousse était retombée, son verre était à moitié vide ! Elle s'est mise en colère après son mari : « Regardez-moi ce gros gourmand qui boit dans mon verre ! ». Et le mari, innocent, de se défendre. Tout le monde a ri.

Quand le repas de noces était fini, le restaurateur qui avait fait le repas demandait qui voulait du café, car le café n'était pas compris dans le repas. C'étaient les cavaliers qui le payaient à leurs cavalières.

S'il y avait un repas le lendemain midi, le poissonnier s'amenait avec des huîtres. Là aussi c'étaient les garçons qui faisaient ouvrir les huîtres pour les cavalières.

À la noce d'Adélye L ..., il y avait des garçons assez riches. Ils en ont fait ouvrir un grand nombre qu'on a apporté sur la table. Il ne fallait pas faire de restes par politesse. Comme j'aimais bien ça, j'en ai mangé une grande quantité, et depuis je suis dégoûtée des huîtres.

À la fin du repas on récitait un compliment aux mariés. C'était souvent un enfant qui le faisait. Pour le mariage d'Adélye L... Angèle, ma grande sœur, avait demandé au Grand-Jean, l'ancien instituteur, de me rédiger un compliment. Il commençait ainsi :

*Permettez à la plus humble de vos convives  
De vous adresser ses plus sincères félicitations  
A l'occasion de l'union  
Si heureusement assortie  
Que vous contractez aujourd'hui....*

#### Les coutumes

A Gourvillette, devant le cortège, il y avait un piston et une clarinette, mais uniquement pour revenir de l'église, quand le couple était marié.

Quand un veuf ou une fille enceinte se mariait, ils avaient droit à la "musique". Tous les soirs ou presque, entre les fiançailles et le mariage (trois semaines) les jeunes du pays faisaient la musique en soufflant dans des cornes de laitier ou en tapant sur des casseroles ou des bassines et le jour du mariage, ça continuait.

À Cressé, une veuve se mariait pour la troisième fois, avec un garçon plus jeune qu'elle. Les jeunes faisaient le chahut devant la tente où avait lieu le repas de noces. Le frère du marié est sorti :

« Eh! les gars ! Venez donc manger un coup avec nous, ça vaudra mieux ». C'est ce qu'ils ont fait et tout le monde était content.

Quand une fille se mariait avec un garçon d'un autre village, les jeunes gens de son village lui apportaient un bouquet le matin du mariage, et la mariée les invitait soit au repas, soit au bal. Quand ma belle-sœur Adrienne s'est mariée avec Isidore S... (elle était de Cressé, lui de Bazauges) les jeunes gens secouaient la toile de tente et Adrien (mon futur mari, frère de la mariée) leur passait en douce, des bouteilles par dessous la toile.

Quand je me suis mariée (j'étais de Gourvillette, Adrien de Cressé) le vieux Berluchon (il n'avait pas voulu venir à la noce, il préférait rendre service en tirant le vin) passait quelques bouteilles aux jeunes qui étaient dehors.

À Cressé, il y avait une fille qui avait mauvaise renommée. Le jour de son mariage, les jeunes lui ont apporté un bouquet d'épines et de chardons et ils ont dit :

« Acceptez ce bouquet, il n'est ni joli, ni bien fait, mais il est selon votre mérite ». C'était très ancien.

Quand le cadet se mariait avant l'aîné, on disait :

« La charrue passe avant les bœufs ».

Et souvent, le lendemain, après le déjeuner, l'aîné était promené dans une charrette tirée par les jeunes. À La Trappe, en 1930, le frère de Franck B... a été promené comme ça jusque dans les prés. Et en 1972, Jean-Claude V... eut droit à la charrette quand sa sœur Jacqueline s'est mariée avant lui, mais ... il a fait monter sa fiancée avec lui !

### Le bouquet de la mariée

Quand on montait le bouquet, on utilisait une échelle, et celui qui y montait devait boire un verre de vin à chaque barreau (c'était souvent le dernier à marier de la maison). Le bouquet était en laurier-sauce. Un cercle de barrique en faisait le tour, portant un pain, un morceau de rôti et une bouteille pleine de vin. Le marié devait casser la bouteille de vin d'un coup de fusil. Parfois on savonnait la bouteille pour que les plombs ricochent dessus et qu'elle ne se casse pas. Mais en général, le marié s'en apercevait dès le premier coup et disait que les gars avaient triché.

En montant le bouquet, on chantait une chanson dont voilà une des dernières lignes :

« ... le pain à la main, et le verre qui trinque ».



Mariage de Marie-Léa et Adrien

### Chanson du repas de nocce

A la fin du repas de nocces, au dessert, on chantait la chanson du père Noé :

*C'est le père de tous les hommes,  
C'est le bon père Noé,  
Il a planté la vi-vi-vi-gne  
Et s'en est enivré.  
Buvons donc tous à la ronde,  
Et tâchons de l'imiter.  
Regarde-le bien boi-oi-oire  
Et tu boiras itou-ou-ou.*

### Chanson du lendemain de nocces

Refrain :

*La dondaine,  
La mariée s'en va devant,  
Son mari l'emmène.*

À chaque couplet, on reprend la dernière ligne du précédent :

*Mon père a fait bâtir château, (bis)  
Il l'a bâti sur trois carreaux ...*

*Il l'a bâti sur trois carreaux ...  
 Les trois carreaux sont d'argent faux ...  
 Les trois carreaux sont d'argent faux.  
 Dans ce château y a un ormeau, ...  
 Dans cet ormeau, y a un oiseau ...  
 Comment s'appelle cet oiseau ? ...  
 Cet oiseau s'appelle un étourneau ...  
 Oh, étourneau, mon bel oiseau ...  
 Va-t'en dire à mon Isabeau ...  
 Qu'elle m'apporte mon manteau...  
 Mes pistolets et leurs fourreaux ...  
 Pour aller battre les z'Huguenots ! (autre version: Pour aller battre les Espagnols !)*

Tout le monde chantait le refrain. Les garçons criaient : « Hi ! chou ! chou ! » entre les couplets.

### **La noce de Marie-Louise et de Gaston**

Pour la noce de Marie-Louise A., notre voisine, en 1906 ou 1907, maman m'a fait faire une belle robe. C'est Élodie, une couturière jeune et connaissant la mode, qui l'a confectionnée. Elle m'a dit d'aller acheter à Beauvais du voile de laine couleur « champagne ». Je ne savais pas ce que c'était que cette couleur, mais le marchand l'a compris tout de suite. Ensuite, elle m'a fait une robe avec trois volants dans le bas de la jupe et des manches gigot (bouffantes aux épaules, ajustées aux avant-bras). Mais les volants ne me plaisaient pas, je trouvais que ça faisait trop de « chiqué ». J'ai remis cette robe pour aller au mariage de ma cousine, Marie T.... à Melleran mais j'avais ôté les volants. J'avais aussi un grand chapeau avec des plumes.

Le frère de Gaston A..., Georges le notaire, s'est marié le même jour. C'était un grand mariage : il y avait 300 invités. Le repas avait lieu dans la cour de la ferme, sous une tente. Les invités étaient partagés en de nombreuses tablées, et bien qu'il y eût des gens venus de milieux très différents (gros bourgeois ou simples cultivateurs), il y eut une ambiance de franche gaieté.

La cuisine se faisait dans la buanderie de la maison de maître.

Aux noces, les mariés devaient recevoir les vœux et embrasser tous les invités. Quelle corvée quand il y en a autant !

L'habitude était que tous les garçons invités fassent danser la mariée, mais là, ce n'était pas possible.

Le notaire s'était marié la veille à la mairie de Massac, et son frère Gaston le matin à la mairie de Gourville. Puis les deux couples sont allés à l'église de Gourville, avec une messe célébrée le matin, ce qui ne se faisait que pour les noces cossues, les mariages ordinaires se faisant l'après-midi.

À notre table, nous étions une vingtaine, tous assortis : il y avait des gens de Gourville, de La Trappe, et deux gars de Beauvais. Nous nous sommes bien amusés.

Pendant le repas, il y a eu le "coup du milieu" d'excellent cognac, car le beau-père du notaire était courtier en eau-de-vie, et du côté de chez Gaston, ils avaient encore du vieux cognac d'avant le phylloxéra ainsi que chez le grand-père de Marie-Louise. On appelait ça "de la fine Napoléon".

C'est un étudiant en médecine qui a fait le compliment aux mariés, il l'a dit sans regarder sur un papier. Il parlait de la vie du notaire, et aussi de la "douillette bourgeoise" de Gaston et Marie-Louise.

Un copain du notaire qui avait fait le Conservatoire a chanté « Montagnes Pyrénées ». Au refrain « Halte-là! halte-là les montagnards sont là », toute la salle chantait avec lui

Edgard G..., mon cavalier, était conscrit. Il a chanté : « Nous sommes de la classe, nous nous foutons pas mal du métier.. ». Il a été très applaudi et tous les bourgeois criaient : « Bis! Bis! ».

C'est à la noce de Marie-Louise qu'on a servi à chacun six huîtres ouvertes sur une assiette (payées par "les gens de la noce", les parents des mariés). Avec, on nous offrait du pâté ou du beurre pour les accompagner.

Le bal eut lieu à l'endroit où se trouvent leurs écuries maintenant. Mon cavalier, qui ne s'était pas méfié du champagne, n'a pas pu me faire danser. Le lendemain, il était tout honteux et est venu s'excuser, mais ça ne m'avait pas empêchée de danser tout mon « content ».

### **La noce d'Eulalie et d'Emile**

Pour la noce à Eulalie L...ma plus proche voisine, en 1897, j'avais un chapeau (mon premier) avec deux plumes d'autruche et un ruban de satin bleu. C'était mon père qui m'avait menée chez la modiste, à Matha.

## Troisième partie

### Notre famille

Je me nomme Marie-Léa B..., née le 17 mai 1889 à Gourvillette, canton de Matha, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, département de la Charente-Inférieure, qui s'appelle maintenant Charente-Maritime. Je suis la fille d'Auguste (dit Gustin) âgé de 45 ans à ma naissance et de Florence Barret, 36 ans. Au foyer vivait ma grand-mère maternelle Marianne Barret née David. Elle descendait d'une très vieille famille de Gourvillette, puisqu'on trouve des David sur les registres paroissiaux du XVIIIème siècle. À ma naissance, ma sœur Angèle avait treize ans, mon frère Edmond onze ans. Un autre frère, Louis, plus âgé qu'Angèle, était mort très jeune (deux ans et demi).

#### Mon père, Gustin

Mon père, né à Melleran (Deux-Sèvres) le 1er février 1844, est venu comme valet à Siecq, chez Mr Batard. Celui-ci possédait des vignes à Gourvillette, que Gustin venait cultiver. C'est ainsi qu'il fit connaissance de ma mère. Avant de se marier, il avait acheté quelques terres. Avec celles de sa femme et celles qu'ils ont achetées ensuite, cela représentait 24 journaux \* de terres cultivables, plus quelques petits prés et des petits bois. Avant la mortalité des vignes, il avait acheté des champs au lieu-dit « Le Chemin de Beauvais » (27 ares) pour 3000 francs (un ouvrier agricole gagnait 2 francs par jour, nourri, logé). Après la mortalité des vignes, les terres avaient complètement perdu leur valeur. Ensuite, il a acheté plusieurs parcelles supplémentaires.



Marie-Léa en 1969

Pour donner un peu d'aisance à sa famille, mon père faisait le roulier, portant des chargements à Matha, et surtout à St-Jean d'Angély, où il allait chercher des engrais qu'il revendait. Les cultivateurs n'employaient pas beaucoup d'engrais et mon père les vendait souvent par "baquets" (petits paniers de bois). Pour aller à St-Jean, il partait à deux ou trois heures du matin et il rentrait le soir à la tombée de la nuit. Maman soignait le cheval à la fin de la veillée.

Il faisait une grande partie du chemin à pied, utilisant rarement le "porte-feignant" (genre de siège primitif accroché devant la roue de la charrette). Il y a vingt-sept kms de Gourvillette à St-Jean et autant pour le retour.

En outre, il achetait du grain "à la commission" pour un négociant, Monsieur Robert. Cela rapportait 10 sous par sac à mon père. Il achetait le grain, l'ensachait, le pesait. C'était souvent Branchet, le valet de Mr Robert, qui venait le chercher. Quand c'était le patron, il faisait claquer son fouet d'une certaine façon à l'entrée du pays, et tout le monde savait qu'il arrivait. En général le grain était entreposé dans notre grenier. C'était seulement quand il s'agissait d'une grosse quantité que le grain restait chez les vendeurs. C'était rare car, quand un cultivateur avait mis de côté le grain pour la semence, le grain pour faire le pain, le grain nécessaire pour le bétail et les volailles, il ne lui restait guère qu'une quinzaine de sacs

à vendre. Papa achetait surtout aux gens de Gourvillette, mais des gens de Cressé lui en vendaient aussi. À Gourvillette, il y avait aussi les Arramy qui faisaient le commerce des grains mais en plus grand. Ils s'entendaient d'ailleurs très bien avec mon père.

Un jour, son commerce a bien failli lui faire perdre de l'argent. Souvent, mon père payait lui-même les cultivateurs et Mr Robert le remboursait. Cette année-là, un homme de Cognac, qui s'occupait de transports en commun avec des chevaux a fait faillite. Mr Robert, qui lui fournissait de l'avoine pour ses chevaux, n'a pas été payé. Il a alors eu de la difficulté à rembourser mon père et ma mère grognait. Par la suite, mon père n'avancé plus d'argent. Au début, il ne payait pas de patente, mais il a été dénoncé et après il en payait une.

Mon père savait lire et il écrivait tant bien que mal. C'était sa première patronne qui lui avait appris à lire dans l'Histoire Sainte. C'était un homme entreprenant, il a agrandi notre maison, qui venait de mes grands-parents maternels.

Je n'ai jamais connu mes grands-parents paternels, qui habitaient Vieilleville (commune de Melleran) dans les Deux-Sèvres, mais je suis souvent allée chez mes tantes, les sœurs de papa, qui y habitaient encore. Nous y allions en voiture à cheval, mais quand mon père était jeune valet, il faisait le trajet à pied (30 kms).

Mon père est mort le 16 novembre 1903, à Gourvillette. Il avait eu l'influenza et était très fatigué. Il a repris trop tôt le travail car Edmond était au lit avec une pleurésie, et il fallait bien que l'ouvrage se fasse. Il a eu une fluxion de poitrine et le médecin n'a pas pu le sauver, malgré des ventouses scarifiées. Il est resté à peine huit jours au lit.

#### Ma mère, Florence

Ma mère est née à Gourvillette, le 24 décembre 1853, dans une famille de cultivateurs. Elle est allée à l'école à Gourvillette, chez le Grand-Jean (Jean Arramy) qui habitait près de chez nous dans la rue qui descend. Ensuite elle est allée à l'école à Beauvais. Elle savait donc lire et écrire, mais devenue vieille, elle ne voulait plus écrire (peut-être en avait-elle perdu l'habitude ?) et faisait faire ses lettres. Au grenier j'ai encore quelques-uns des livres scolaires de ma mère, autorisés par l'évêché, comme de bien entendu : « La Morale pratique », « La petite Jeanne » ...

\* Trois journaux représentent environ 1 hectare.

Tant que mon père a vécu, ma mère tenait la maison et faisait de la très bonne cuisine. Elle filait aussi très finement la laine et le chanvre. Elle était minutieuse dans tout ce qu'elle faisait, mais elle n'avancé pas beaucoup à l'ouvrage. Elle n'aimait pas le travail des champs et n'y allait que lorsque c'était indispensable. Ses parents n'avaient que de la vigne et comme elle était fille unique, elle restait presque toujours à la maison étant jeune. Cependant, elle faisait du beurre avec le lait de la vache et allait le vendre à Beauvais à pied.

Après la mort de mon père, en 1903, c'est Edmond, mon frère, qui a repris l'exploitation. En 1905, deux ans après, il s'est marié avec Philomène Gachet. Florence, notre mère, a continué à vivre avec eux. Elle s'était réservé la chambre à l'est de la maison. Edmond et sa femme eurent une fille unique, Marie-Rose, que j'ai élevée en partie, car Philomène a eu du mal à se remettre de la naissance de sa fille, puis de la typhoïde.

Edmond était "dur à l'ouvrage" mais comme, avec maman, ils n'avaient pas bon caractère ni l'un ni l'autre, ils ne s'entendaient pas très bien. Alors maman Florence a voulu s'en aller. Quant à moi, je suis restée près d'Edmond car j'aimais les travaux des champs.



Florence, la maman de Léa, en 1924

Madame David, de Cressé, avait marié sa cuisinière et a demandé à Florence d'aller la servir en attendant qu'elle trouve une jeune à sa convenance. Ils avaient des domestiques « gagés » qui habitaient une maison à côté. Seuls, un valet de chambre et Florence vivaient avec eux. Mr et Mme David étaient très gentils pour maman qui faisait la cuisine et une partie du ménage. Mr David a même obtenu que les domestiques (le valet et Florence) mangent dans la même salle qu'eux à l'autre bout de la table, ce qui évitait tous les va-et-vient entre la cuisine et la salle à manger pour servir les patrons. Quand il y avait réception, on engageait une autre cuisinière. Celle-ci ne se gênait pas pour salir le linge, disant : « Quand je serai partie, vous aurez tout votre temps pour le laver ». Elle n'économisait pas non plus la marchandise pour faire les repas. Maman est restée environ un an chez Madame David.

En 1906, Philomène a eu la typhoïde, puis Edmond, puis moi. Justement Madame David venait de trouver une jeune cuisinière. Alors ma mère est revenue pour nous soigner. Quand nous avons été guéris, maman s'est placée à Macqueville, chez Monsieur Rivière. Il était veuf et vivait avec ses deux enfants. C'était un « gros » bourgeois mais il n'abaissait pas les « petits ». Là aussi il y avait des domestiques gagés qui n'habitaient pas avec le patron. C'était une bonne place, mais la maison était grande et comportait un étage. Maman souffrait d'une descente de matrice, (comme moi plus tard) et n'a pas pu tenir.

Ensuite elle s'est placée chez un instituteur, veuf, Monsieur Dorbault, qui vivait avec son fils, instituteur aussi, célibataire, à St-Sauveur-de-Nuaillé (ou à Nuaillé d'Aunis ?). Il était originaire de Cressé et connaissait maman. Il avait deux fils : un instituteur et un général. Celui-là ne faisait pas de manières non plus. Il racontait qu'à Saint-Cyr il avait bien souffert de sa pauvreté.

A la mort de son père, le fils instituteur fut nommé à Lagord et maman l'y suivit, et moi aussi. Je ne sais pas combien elle gagnait, sans doute 15 à 20 francs par mois. Puis elle l'a quitté lorsque je me suis mariée avec Adrien, en 1912. Monsieur Dorbault était bien ennuyé de la voir partir et il me disait : « Tu as bien besoin de te marier ! Est-ce que je me marie, moi ? ». Il avait alors trente et quelques années. Il s'est d'ailleurs marié un peu plus tard.

Mon frère Edmond, à ce moment là, avait acheté une ferme dans le haut du pays et maman est revenue à la maison chez *mé* comme elle disait. Chacun de nous lui donnait du cochon, du blé pour son pain, du bois de chauffage (4 stères et 150 fagots par an en tout).

Edmond et moi lui donnions en plus 20 francs chacun par an, pour être justes, car la chambre où elle logeait appartenait à notre sœur Angèle. Elle rendait encore quelques menus services, menait les *ouailles* d'Edmond aux champs, faisait quelques « journées » dans le village, en particulier pour aider à la cuisine, car elle était particulièrement appréciée pour ses gâteaux.

A la fin de 1924, elle est devenue paralysée. Elle était bien aimable (beaucoup plus qu'avant) et bien facile à soigner. Mais la paralysie, qui avait commencé par les jambes, est remontée petit à petit, et elle est morte le 1er janvier 1925.

### Mon mari, Adrien

Adrien, mon mari, est né à Cressé le 11 février 1885. Son père, Eugène, était maçon. Sa mère s'occupait de leurs quelques champs, de leur petit troupeau et des quatre enfants : Méloé, Louis, Adrien et Adrienne.

Adrien, qui était soigneux après être revenu du service militaire, ne l'était guère étant jeune, si l'on en croit sa mère Célestine. Il ne faisait pas attention à ses affaires. Elle disait : « Je crois bien qu'il pisserait pour faire de la "fagne" (boue) et en mettrait sur le bas de ses pantalons s'il n'en trouvait pas dans la rue ».

Il est allé à l'école à Cressé, avec Monsieur Charrier, l'instituteur de l'école de garçons à classe unique. À cette époque-là, les deux instituteurs des deux écoles de Cressé étaient parmi les meilleurs enseignants de la région, et Adrien était un des meilleurs élèves.

Parfois, les garçons de Cressé faisaient des concours avec ceux des Touches-de-Périgny. Les élèves des Touches étaient toujours battus, sauf le fils de l'instituteur Mr Jeanjean. Adrien a eu le Certificat d'Etudes à 11 ans. On l'a placé tout de suite comme petit *bistrot* (commis de culture) près de Burie, où travaillait déjà sa soeur Méloé.

Il allait suivre les cours du soir à Burie et, comme il était en avance sur les autres, l'instituteur lui a demandé le nom de son maître d'école, lui a posé toutes sortes de questions et lui a fait des compliments.

Quand Adrien a été plus vieux, il a travaillé comme maçon, d'abord avec son père, puis avec un autre maçon jusqu'à ce qu'il parte au service militaire, en s'engageant afin d'obtenir un emploi réservé : il avait toujours rêvé d'entrer dans les Eaux et Forêts comme garde-forestier. J'ai encore une copie d'un feuillet de routes quand il était soldat. En 1906, il est noté « bon soldat, conduite et tenue très bonnes, discipliné, vigoureux ». Il était alors au 3<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale. Ensuite il est parti au Sénégal. Voici une appréciation parmi d'autres quand il était au Bataillon AOF : « Bon surveillant, maçon, possède des qualités professionnelles très appréciées qui font de lui un auxiliaire précieux, très discipliné et très dévoué ». Il est resté quatre ans sous les drapeaux, dont deux ans au Sénégal.

Revenu du service militaire, il a été nommé garde-pêche à Thouars dès le mois de mars. Cela ne lui plaisait qu'à moitié. Il aimait la forêt et la solitude et on le nommait garde-pêche en ville. L'administration ne lui a fourni un uniforme que juste avant notre mariage (29 juin 1912), aussi circulait-il en civil. En arrivant à Thouars, l'inspecteur lui a dit de ne pas imiter son prédécesseur qui faisait des procès à tour de bras et qu'on avait jeté à l'eau plusieurs fois. Une fois, alors qu'il était habillé en civil, il voulut traverser la rivière. Un pêcheur était assis dans sa barque au milieu de l'eau. Adrien lui fit signe. L'autre est venu embarquer ce civil qui lui fit aussitôt remarquer qu'il pêchait avec des filets trop fins.

« Ça serait-y vous le nouveau garde ?

- Eh oui, tout juste.

- Ben, je suis pas malin !

- Point trop ».

Mais il a expliqué au gars comment se débrouiller pour ne payer que le minimum, et l'autre l'a remercié.

Dans le moment de notre mariage il a eu l'occasion de permuter avec un garde-forestier du Carrefour d'Orléans (la femme de celui-ci, se figurant que le Carrefour d'Orléans était à Orléans, avait été très déçue car le Carrefour est à une cinquantaine de kms de la ville et à 6 kms du plus proche village ! De plus elle n'aimait pas la forêt.

Sitôt mariés, nous sommes passés par Thouars pour mettre les papiers en règle et en route pour le Carrefour et la forêt ! Adrien est parti le 3 août 1914, quelques jours avant la naissance de Jean (13 août). Il a été attaché comme ordonnance à son inspecteur des Forêts, Mr Salomon (4<sup>e</sup> compagnie des chasseurs-forestiers détachée à la garde du maréchal Joffre). Ils sont restés deux ans au château de Chantilly, puis sont repartis pour l'arrière faire couper du bois pour les tranchées. Après la guerre, jusqu'à la signature de la paix, ils sont allés dans les Vosges.

Adrien est revenu en Forêt d'Orléans jusqu'en 1922, quand il a demandé à aller à Cepoy pour que les enfants puissent aller à l'école. Là, il avait toujours Mr Salomon comme inspecteur. Puis Adrien a préparé le concours de brigadier-forestier. C'est un professeur de l'école forestière des Barres qui le lui a suggéré et qui l'a aidé en corrigeant ses devoirs.

Hélas, avant d'avoir sa nomination dans un poste de brigadier, il a eu une congestion cérébrale provoquée par une crise de malaria, car il en avait souffert au Sénégal. A demi paralysé, il a mis plus de deux ans avant de pouvoir reprendre ses tournées. Ses chefs et ses collègues ont été très chics. Ils faisaient son travail en forêt et moi, je faisais le travail administratif. A cette époque, il n'y avait pas de sécurité sociale, pas de congé de longue maladie. Nous aurions été sans travail et sans ressources. Adrien, qui avait facilement appris à écrire de la main gauche (il était gaucher de naissance) a repris son travail pendant plusieurs années. Le 15 juin 1934, un nouvel inspecteur nous a brutalement informés qu'Adrien était mis à la retraite d'office au 30 juin. Jean sortait de l'Ecole Normale et ne connaissait pas son affectation. André devait repasser son brevet au mois d'octobre. Nous avons demandé à être maintenus dans le logement quelques semaines.

Rien ne venant, nous avons tout préparé pour le départ et, la veille du dernier jour qui nous était assigné, alors que le déménageur devait venir le lendemain, nous avons enfin reçu l'autorisation. Trop tard hélas. Jean, nommé à Pressigny-les-Pins, n'avait pu emménager, son collègue n'étant pas parti. Il a dû entasser les quelques meubles que nous lui laissions dans la salle de classe.

De retour au pays, pépé a travaillé un peu. Il taillait et soignait la vigne, seul travail agricole qui lui plaisait. Il coupait du bois dans les palisses pour notre chauffage. Quand les palisses ne nous appartenaient pas, il y en avait la moitié pour lui et la moitié pour le propriétaire.

Il est mort le 10 novembre 1957, d'une maladie de foie sans doute contractée au Sénégal.



Marie-Léa et Adrien en 1956

### Mes beaux-parents

Mon beau-père Eugène était maçon. Au début, avec sa famille, ils avaient une vieille maison ne comprenant qu'une seule pièce avec le sol en terre-battue, à la mode ancienne. Puis le beau-père, qui travaillait chez les autres comme tâcheron-maçon « d'un soleil à l'autre » (soleil levant au soleil couchant) a construit en prenant sur ses heures de repos (la nuit et le dimanche) une autre maison dans le jardin. Il tirait les pierres de son jardin même la nuit au clair de lune. Plus tard, Méloé y a habité.

Il n'y avait ni montre ni horloge à la maison de mes beaux-parents, et pour se lever Eugène se fiait au chant du coq. Un matin, alors qu'il travaillait aux Touches-de-Périgny, à plusieurs kilomètres (il y allait à pied) le coq chante. Vite il s'habille. Et le voilà parti de façon à arriver chez son client au soleil levant. Mais, à l'arrivée, il faisait encore nuit noire et personne ne bougeait. Le coq l'avait trompé.

Notre maçon avise, sous le hangar, un tombereau plein d'herbe. Il y grimpe, s'y couche et se rendort. Au petit jour, le fermier, selon son habitude, vient soulager sa vessie près du tombereau. Ça éveille le maçon, qui remue et le fermier est effrayé. Il se demandait qui était couché dans "son" tombereau, sous "son" hangar. Après, ils ont bien ri. Est-ce pour cela, qu'un jour, à une vente aux enchères à Beauvais, le beau-père a acheté une vieille horloge comtoise. Mais quand il l'a ramenée à Cressé, autre problème : le plafond était trop bas et on ne pouvait dresser l'horloge.

Heureusement le sol était en terre battue. Ils ont creusé un trou et mis l'horloge debout dedans. Quand nous en avons hérité tout le bas était pourri, il a fallu le faire "rentrer" au menuisier (pour rentrer, on ne remplace que le morceau de planche pourri, mortaisant le morceau de remplacement au morceau encore valable). Mon beau-père était un brave homme, calme et travailleur.



*Marie-Léa et Adrien, avec 13 de leurs 18 petits-enfants (en 1953)*

Les autres enfants payaient à Adrienne la viande, le chauffage (4 stères de bois et 150 fagots par an) et une petite somme. Ce n'était pas énorme, mais le mari de Méloé trouvait que c'était trop. À cette époque-là, certains donnaient également des haricots et des pommes de terre à leurs parents.

Après leur mort, en 1927, c'est le mari de Méloé qui a eu toutes les bâtisses, estimées à 2 000 francs, car il a racheté la part des trois autres.

Ma belle-mère Célestine, elle aussi, était une travailleuse acharnée, mais volontaire et d'un caractère pas toujours aimable. Il est vrai qu'avec ses quatre enfants, ses bêtes et les travaux des champs dont elle s'occupait seule, elle avait du tracas.

Elle avait un âne têtu et malin. Un jour qu'elle allait voir Adrienne à la Trappe de Bazauges, à l'entrée du bourg l'âne enfile le chemin de l'église et se met à galoper à travers les prés qui entourent l'église. Célestine ne pouvait descendre et, bien secouée, elle criait et l'injurait. Finalement quelqu'un est parvenu à arrêter l'animal. Quand elle racontait cela elle disait en conclusion : « si j'avais eu mon coutiâ dans ma poche je l'aurais tué ». Une autre fois, l'âne lui a fait un tour semblable à Beauvais : arrivé sur la place, il s'est mis à tourner tout autour, au grand trot. Il y avait pas mal de monde sur la place et tous riaient. Finalement, un homme s'est décidé à arrêter l'âne, mais quelle colère !

Elle aimait que le travail soit vite fait. Un jour que je repassais, elle me dit : « Eh bien, tu en as de la patience ! Repasser le linge ! J'avais bien assez de le "pétassisse" quand j'étais jeune, s'il avait fallu que je le "repassisse" ! »

Devenus vieux, après les partages ils habitaient leur vieille maison. Quand le beau-père est tombé malade (à moitié paralysé et la tête perdue) ils sont partis habiter à la Trappe chez Adrienne, car ils ne pouvaient pas compter sur Méloé, qui ne s'entendait pas avec sa mère. La grand-mère Célestine, est devenue plus aimable en vieillissant. Odette, la plus jeune fille d'Adrienne, lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.

## Quatrième partie

### L'école

Jusqu'au certificat d'études, je suis allée à l'école à Gourvillette, et après, je suis allée à Cressé comme quelques unes de mes amies. Les filles de bourgeois allaient au couvent à Sonnac ou à St-Jean, après le certificat d'études qu'elles passaient à Gourvillette. Alors, elles apprenaient à faire de la dentelle au fuseau, du crochet, de la broderie, etc.

À Gourvillette, école mixte à classe-unique, c'était Monsieur Navarre l'instituteur. Il y est arrivé tout jeune, s'y est marié et y est mort. A Cressé, c'était Madame Morisset qui s'occupait de l'école des filles. Elle aussi y est restée toute sa carrière et y a pris sa retraite.

Monsieur Navarre était un bon maître d'école. Il exigeait que tout notre travail soit fait soigneusement. Parfois, pour nous récompenser, il nous faisait quelques expériences scientifiques. Je me souviens en particulier de l'une d'elle : la distillation de la houille. C'était le soir, et quand il a allumé la petite flamme du gaz, j'ai trouvé ça miraculeux.

Pour l'épreuve de certificat d'études, plusieurs fois le premier ou la première du canton était issu(e) de Gourvillette. Pourtant le maître ne nous donnait pas de devoirs à faire le soir, juste des leçons à apprendre ou des cartes à dessiner soigneusement. Comme nous étions nombreux, il avait une grande baguette pour taper sur les indisciplinés. Il tapait aussi sur les doigts, avec sa règle. Marie-Louise Raffin n'aimait pas ça. Un jour, quand il l'a appelée au bureau pour recevoir des coups de règle, elle a caché sa règle à elle derrière son dos et quand Monsieur Navarre l'a tapée, elle a frappé sur la main de l'instituteur avec sa règle !

Un jour Georges, le fils du maître d'école est venu embêter les filles dans leur cour. Nous nous sommes toutes réunies et nous l'avons battu. Entendant le bruit Mr Navarre est arrivé et l'a battu à son tour. Nous avons bien ri.

Monsieur Navarre était un vrai républicain, il croyait que la République sauverait l'humanité et il avait fait partager sa conviction à beaucoup de petits propriétaires. Il était abonné à un journal et quand il l'avait lu, il le passait à mon père, un vrai républicain aussi, qui ensuite le passait à un autre.

À Cressé, Madame Morisset avait beaucoup d'élèves. Nous, les grandes, qui avons le certificat, nous nous occupions des petites et nous leur apprenions à lire. Ensuite, Madame Morisset nous faisait des cours d'un niveau plus élevé en se servant des livres de son fils (pour le Brevet Élémentaire). Elle avait même proposé aux parents d'Adrienne R. de "pousser" leur fille jusqu'au brevet et à l'École Normale comme elle avait fait pour d'autres.

Elle nous avait conseillé aussi d'adhérer à la mutuelle scolaire (deux sous par semaine) et mon père qui était favorable à toutes ces idées de mutualité et de coopérative, m'y avait inscrite. Quand je me suis ébouillanté la jambe gauche avec une marmite, la Mutualité nous a remboursé tous les frais. À ce moment-là, beaucoup ont compris l'utilité des Mutuelles.

L'instituteur de Cressé (école des garçons où pépé était élève) faisait beaucoup d'expériences. Il faisait venir son matériel scientifique de Saint-Etienne. Nos parents achetaient livres et cahiers. Les livres ne changeaient pas souvent. À Gourvillette, je me suis servi des livres de ma sœur (13 ans de plus que moi) qui avaient entre temps servi aussi à mon frère Edmond.

Parfois, à la sortie de l'école, à Gourvillette, il y avait des batailles. Elles se déroulaient en général sur le "canton" et opposaient souvent les gars de "Grandol" (le haut du pays) et ceux du bas. Nous, les filles, nous regardions et nous faisons le guet, car l'instituteur venait parfois mettre de l'ordre.

#### Le chauffage à l'école

Quand j'étais petite, la commune ne fournissait pas le chauffage. C'étaient les enfants qui apportaient du bois chacun leur tour. Comme c'était un poêle, il fallait du bois scié et il n'y en avait pas toujours, puisque la plupart des gens se servaient uniquement de la cheminée. Une fois, pour la deuxième journée consécutive, j'avais oublié "mon" bois. Alors, en passant- par la venelle, j'ai pris une vieille souche toute biscornue dans la cour au vieux Bouchet qui m'a entendue.

- Qu'est-ce que tu "ferlasses" ?

Je lui ai expliqué, et il a ri :

- Joli bois que tu emmènes là ! Ça serait facile à mettre dans un poêle ! Attends, je vais te donner quelque chose de mieux !

Et comme c'était un brave homme, il choisit une bûche exactement comme il fallait.

Comme il faisait froid l'hiver, Monsieur Navarre permettait aux filles d'apporter des chauffe-pieds. Parfois, nous y mettions les fèves qui sentaient le brûlé et nous nous faisons gronder. Les garçons n'avaient pas droit au chauffe-pieds, mais ils pouvaient garder leur cache-nez.

Quand Monsieur Audouin n'a plus été maire, c'est Jacques Blanchard qui l'a remplacé. Le Conseil a décidé d'acheter du bois et du charbon en briquettes pour l'école. Nous n'avions plus besoin d'apporter nos bûches et nous avions plus chaud.

À Cressé, nous étions chauffées par une grande cheminée. Là aussi il faisait froid dans la classe et Mme Morisset tolérait que nous amenions des chauffe-pieds que nous garnissions avec les braises de la cheminée. Parfois nous mettions dedans des châtaignes ou des pommes de terre pour les faire cuire, mais ça se sentait, et elle faisait « valser » le chauffe-pieds dans la cour.

C'étaient les plus grandes qui préparaient le feu le matin en arrivant et Mme Morisset n'avait plus qu'à l'allumer. Pendant la classe, nous les grandes nous étions près du feu, car nous étions les plus raisonnables. Mais quand il faisait très froid, on mettait un banc devant le feu, et les petites venaient s'y asseoir pour se chauffer. Nous devions veiller à ce qu'elles ne tombent pas dans les flammes.

En hiver, à 4 heures et demi, Mme Morisset renvoyait celles qui, comme moi, habitaient loin, mais nous ne revenions pas toujours rapidement. Nous passions par le bois de la Garenne où nous nous amusions.

### **La distribution des Prix**

À Gourville, c'était la municipalité qui payait les livres de prix. Les bons élèves en avaient plusieurs. Une fois j'en ai eu sept ! Même les mauvais élèves en avaient un. La distribution des prix était le 15 août, jour de la "Ballade" (fête communale). La classe finissait le 31 juillet, mais nous y retournions pour répéter les pièces et les chants. C'étaient souvent des chants patriotiques, surtout sur l'Alsace et la Lorraine.

Monsieur Navarre, qui aimait la musique, nous les faisait très bien interpréter. Une fois, il y eut un duo chanté par Gabrielle Arramy, qui avait une voix légère, et par Marie Bouchet, qui avait une voix plus grave. Tout le monde a beaucoup applaudi. Moi je ne chantais pas mais j'ai toujours joué dans des pièces de théâtre car je n'avais pas le trac. La première fois que j'ai joué, j'étais très jeune et très petite. J'ai eu de la peine à grimper sur l'estrade et j'y suis montée à quatre pattes. Tout le monde a ri.

Devant l'estrade, il y avait quelques chaises pour les notables : le maire, les conseillers et quelques autres. Avec le premier de nos beaux livres rouges à tranche dorée, nous recevions une couronne. On devait la présenter à un notable pour qu'il nous couronne. J'avais l'ordre de mon père de l'offrir toujours, la première fois, à mon instituteur. Quand nous avions d'autres prix, nous enlevions la couronne et, la prenant dans la main, nous retournions nous faire couronner par quelqu'un d'autre.

À Cressé, nous n'avions qu'un livre chacune offert par la municipalité. Bien qu'il y ait eu des élèves venant d'autres communes, personne ne disait rien quand l'institutrice nous donnait un livre. Quand mon père est mort, je ne suis pas restée jusqu'à la fin de l'année scolaire car il fallait que j'aide aux travaux des champs, aussi je n'ai pas eu de prix.

## Dernière partie

### La religion, les superstitions, la politique



*Place du canton, avec le marronnier planté en 1848 pour l'avènement de la Seconde République*

pour être précepteur de son fils, cet abbé disait la messe tous les matins à l'église. À mon avis, il ne valait pas grand chose. Il faisait beaucoup de politique et il avait semé la discorde dans tout le pays et même chez Mr Forget.

#### L'Angélus

Autrefois c'était Maurin, le père de Rachel qui sonnait les angélus. Comme paiement, à Pâques et à la Toussaint il faisait la quête dans le village. A Pâques, on lui donnait des œufs et à la Toussaint, du blé. C'était souvent un baquet de blé qu'on versait dans son bissac. Par la suite, c'est la commune qui payait pour faire sonner les cloches. Après Maurin, ce fut un gamin qui le remplaça. Le matin, il ne faisait pas toujours clair et il avait peur. Pour se donner du courage, il chantait très fort « lurou, lurou ». Des gens l'ont entendu et l'ont surnommé "Lurou".

#### Le catéchisme

J'ai fait ma première communion à Cressé comme beaucoup d'enfants de Gourvillette, avec la permission donnée d'assez mauvaise grâce par le curé de Beauvais. Valentine, la mère d'Éliane, n'avait pas de mémoire. Aussi quand nous allions au catéchisme à Cressé préparait-elle sa leçon tout le long du chemin. Arrivée à l'église, si Mr le Curé lui posait la question différemment de ce qui était marqué sur le livre, elle ne savait pas répondre. Alors, moi je disais : « Elle la sait bien, mais vous n'avez pas dit comme sur le livre ». Le curé riait, et posait la question en regardant sur le livre. Quant à moi, je n'avais pas besoin d'apprendre ma leçon, je la savais rien que d'entendre Valentine la rabâcher.

#### Ma première communion

Quand nous avons fait notre communion solennelle, il y avait une retraite de trois jours. Le Curé était aidé par deux vieilles filles qui étaient bien plus empoisonnantes que lui. Elles auraient voulu que nous soyons plongées dans la dévotion toute la journée, alors que lui nous envoyait jouer de temps en temps dans le cimetière qui entourait l'église, en nous recommandant de ne pas escalader les tombes.

Le dernier jour, il nous a demandé de faire un peu de ménage dans l'église. J'étais chargée de nettoyer la chaire et de brosser sa frange de velours rouge. Je le croyais parti et, pour amuser mes amies, je commence un sermon en joignant dévotement les mains : « Mes très chères sœurs... ». Hélas, à ce moment j'aperçois le curé derrière un pilier qui riait tout ce qu'il savait : « Ça te va bien, continue ! ». J'aurais voulu que la chaire défonce pour me cacher dessous tellement j'étais honteuse.

#### Le pain béni

A Cressé, le pain béni était distribué tous les dimanches. C'étaient des petits gâteaux secs que le sacristain cassait en morceaux dans la sacristie avant de les distribuer dans une corbeille. Nous, les enfants, nous étions servis les derniers et le sacristain nous donnait une petite poignée de miettes à chacun. Son fils était avec nous et il lui en donnait plus qu'à nous, ce qui nous faisait ronchonner. Parfois, il y avait des gens riches qui faisaient un gâteau exprès pour cette occasion. On disait qu'elle lui passait "la gueurgne". À Ranville, c'était du pain ordinaire qui était béni, pas du pain fait à la maison, mais de la miche de boulanger. On l'amenait dans l'église pour la bénédiction, sur un petit brancard porté par les enfants de chœur sur leurs épaules.

### Le carême

Le carême était respecté. Mon arrière-grand-mère disait à sa fille, ma grand-mère Marianne, que « la clé du charnier s'en allait le mercredi des Cendres pour ne revenir que le jour de Pâques ». Le Vendredi-Saint, on ne mangeait ni œufs ni fromages car c'étaient des produits animaux. Pourtant on mangeait du poisson.

### Les Rouzons

Quand j'étais jeune bergère, il y avait une très vieille femme, l'Adèle à Lexio (la grand-mère de Gaston Arramy) qui m'a raconté que dans sa petite jeunesse, il y avait la procession des Rouzons (Rogations) qui faisait le tour du pays et montait jusqu'à la route des Touches pour bénir les récoltes sur pied.

### Les morts

Quand quelqu'un mourait, on entreposait les couronnes à l'église près du chœur, en attendant que la tombe soit faite. Quand mon père est mort, la couronne du Conseil Municipal et la palme des Vétérans de 1870 sont restées dans la chambre car on avait précisé qu'il ne fallait pas les déposer à l'église. Je n'avais que 14 ans et j'ai été plus de six mois sans vouloir entrer dans la chambre, j'avais toujours l'impression de voir les couronnes.

Quand on mettait le corps d'un défunt en bière, on étendait sur le cercueil un drap spécial, filé à la main, blanc avec un liseré de couleur placé à environ deux mains du bord. Quand mon père est mort, il n'y avait pas de drap mortuaire à la maison. Maman a emprunté celui de notre voisin, Ferdinand Blanchard, qui avait un liseré bleu. Ensuite elle l'a lavé. Comme on était au mois de novembre et qu'il pleuvait, elle l'a mis à sécher dans un bâtiment. Hélas, un rat l'a cisailé dans un coin. Maman était dans tous ses états. Ferdinand la consolait : « Ma pauvre petite, il ne faut pas t'en faire comme ça. Tu es si adroite que tu le répareras bien... ». Maman, qui était très minutieuse, l'a si bien réparé que ça ne se voyait presque plus. À l'enterrement de ma sœur Angèle, on a suivi une coutume très ancienne. Les femmes accompagnaient le cercueil, un cierge allumé à la main et une serviette blanche pliée sur le bras.

### Enterrement civil

Monsieur Navarre, l'instituteur, fut enterré civilement avec la libre-pensée. C'était la première fois que je voyais ça. Le père de Gabrielle Arramy était très bon catholique, il n'a donc pas pu assister à l'enterrement. C'était un homme juste, qui estimait beaucoup Mr Navarre : il est allé s'incliner devant le cercueil quand il n'y avait plus que le fossoyeur.

### Les protestants

Officiellement il n'y en avait pas à Gourvillette. Un pasteur, Monsieur Mathieu, venait de Matha une fois par semaine. Il réunissait les gens dans la salle de bal derrière chez nous. Il était tolérant et discutait très intelligemment, aussi de nombreuses personnes venaient l'écouter. La salle était toujours pleine. À chaque fois, il développait un verset de la Bible. Quand il est parti, son successeur n'a pas su se faire aimer des gens, il était trop fanatique, aussi personne n'y alla et au bout de quelques mois il ne revint plus. A Mauvinouse, à l'entrée du hameau, à droite en venant de Beauvais, il y a un gros arbre de Judée. On raconte qu'un ancien propriétaire protestant est enterré dessous, car autrefois les protestants ne pouvaient pas être enterrés au cimetière.

### Les superstitions

Autrefois, les gens croyaient aux sorciers. La grand-mère de Rachel, qui était ma grand-tante, nous disait qu'il y avait un sorcier en Picoutou, tout habillé de blanc. Ma sœur y croyait un peu. Elle disait que la vieille Babu, qui habitait au hameau d'Orfeuille à côté de chez elle, était sorcière. Elle aurait fait écorner un bœuf auquel on ne pouvait plus mettre le joug. Elle aurait aussi rendu malade une voisine qui était devenue toute blanche. Un homme a croisé la Babu, il a « encassé » (embourbé) sa charrette vide. Il avait pourtant deux chevaux. Il n'a jamais pu la sortir, il a fallu dételé les chevaux.

À Gourvillette, on disait qu'il y avait une sorcière : pour preuve, elle mettait toujours un couvert de plus, c'était le couvert du diable. Floriska Gachet disait qu'un de ses voisins était sorcier. Il avait une poule « nègre » qui venait le voir et lui apportait des louis d'or. À Melleran, une femme était soupçonnée d'être sorcière. Quand on la croisait sur la route, ma tante murmurait : « Sorcière, y me doute. Si tu zy es, que le Bon Dieu te pardonne ». Et vite, elle tournait le poignet de sa manche à l'envers, comme ça, elle ne pouvait pas être ensorcelée.

La mère Chauvet disait que lorsqu'on laissait le porte-poêle vide au-dessus des flammes, les gens de la famille qui étaient en Enfer souffraient encore plus. La grand-mère d'Eliane croyait que le chant du pinson portait malheur : « Tiens, écoute ce pinson pinsonner, que vient-il nous annoncer encore ? ».

Quand mon frère Edmond eut sa pleurésie, une orfraie a chanté près de chez nous, et toutes les voisines de s'apitoyer : « Le pauvre drôle va mourir, bien sûr, l'orfraie a chanté. Si c'est pas malheureux, à 20 ans ! ». Il est mort à 86 ans !

J'étais allée aider Aurélie, la femme de Ferdinand Blanchard. J'ai pris les épluchures des échalotes et je les ai jetées au feu. « Hélas ma pauvre drôlesse, qu'est-ce que tu as fait ! Toutes mes échalotes vont échauder dans les champs cette année ! »

Signes de malheur aussi quand on trouvait dans le nid des poules un « coquâtri » (tout petit œuf sans jaune) ou quand une poule « chantait le coq ». Les femmes disaient : « Attends que jh' la c'neusse, celle-là, je prendrai mon coutiâ ».



*Départ pour les champs. On aperçoit, sur la droite, l'instituteur Mr Navarre, avec un groupe d'enfants*

Quand on avait perdu quelque chose ou qu'on ne retrouvait plus son chemin, les vieux disaient : « Tu as sans doute marché sur l'herbe d'écarte ». La grand-mère d'Éliane avait parfois de grandes taches violettes sur les mains (comme toutes les personnes âgées dont les vaisseaux sanguins sont fragiles). Cela lui faisait dire : « Cette nuit, j'ai couché avec un mort ». Mais y croyait-elle ? La Guilluche laissait de l'eau dans son seau tous les soirs pour que les âmes des défunts de sa famille puissent boire.

Les comètes annonçaient la guerre. Les étoiles filantes étaient des âmes qui montaient au Paradis et que le Diable poursuivait. Il fallait dire : « Mon Dieu, recevez la pauvre âme en peine ».

Une fois, alors que les femmes s'en allaient nettoyer le blé avec leur binette à long manche, au chemin de Massac, à la sortie du bourg, un oiseau cherche à se poser sur le manche d'un des outils. Immédiatement, les femmes se sont exclamé : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes ensorcelées ! Certainement du malheur ! ». Jusqu' au moment où l'une d'elles s'écrie : « Mais c'est la perruche à l'Arramy ! ». En effet, l'oiseau apprivoisé s'était échappé, et cherchait à se poser sur ce bâton qui lui rappelait son perchoir.

### La Mistouarde

On retrouve le même conte du côté de Burie sous le nom de « Ganipote ». Dans le Loiret, c'est la chasse au Dahut. Un jeune gars surnommé Bise-Bourric était commis au village. Les autres l'emmènent à la chasse à la mistouarde (animal fantastique) en Picoutou. Voilà la bande partie à la tombée de la nuit. Comme de bien entendu, les gars postent Bise-Bourric à une certaine place, en lui recommandant de ne pas bouger. Ils vont, disent-ils s'embusquer un peu plus loin. Ils l'abandonnent.

Par le plus grand des hasards, Louis Billard était allé chercher un taureau à la gare et le ramenait, le « touchant » devant lui. Notre gars aperçoit cette grosse bête dans la brume nocturne. Il fait demi-tour et galope jusqu'au bourg en criant. Justement Edmond venait veiller chez nous. Bise-Bourric l'attrapa à bras-le-corps, tout affolé. « Qu'as-tu donc ? ». « La Mistouarde, la Mistouarde qui vient ! ». « Grand sot, va te coucher ! ».

### La politique

Autrefois, il y avait seulement deux partis politiques : les « Républicains », (de gauche, pauvres pour la plupart, et légèrement anticléricaux) et les « Badinguets » (de droite, riches en majorité et catholiques) (\*). À Gourvillette, aussi loin que je m'en souviens, on élisait une municipalité républicaine. À Beauvais, par contre, ils avaient une municipalité de droite. Peut-être les « gauches » l'auraient-ils emporté aussi à Beauvais, mais les « Badinguets » de Gourvillette, qui avaient des terres sur Beauvais se faisaient inscrire sur la liste électorale de cette commune et comme ça les droites gagnaient.

### L'affaire Dreyfus

Au moment de l'affaire Dreyfus j'étais encore jeune, mais je me souviens que les gens du pays étaient surexcités en parlant de ça. Hector Blanchard (le futur maire) avait appelé ses chevaux Dreyfus et Zola, en signe d'admiration. Cette habitude d'appeler les chevaux par le nom d'un homme politique continue encore.

*(\*) Il y avait un troisième parti, les Royalistes. Quant aux Républicains, ils n'étaient pas tous pauvres. Le père de Goulebenéze, Marc-Eugène Poitevin, ami d'Émile Combes, possédait une belle « benasse » à cette époque (Pierre Péronneau).*

Billard avait appelé son cheval « Blum » et Queugnon continue d'appeler son cheval du nom d'un homme politique qui lui déplait ; il change souvent de nom et se régale de lui faire rouler le bâton sur les côtes.

### Le 14 juillet

À la veille du 14 juillet, on sonnait le glas de la royauté pour faire enrager les « Badinguets ». Sur le canton, il y avait l'arbre de la Liberté, un superbe marronnier. Tous les ans au 14 juillet on y montait un drapeau tricolore qui y restait accroché pendant un an. Pendant la cérémonie, les enfants des écoles chantaient.

Une fois, le 14 juillet tombait le jour de la foire de Beauvais. Les hommes (Républicains) assistèrent à la cérémonie puis partirent tous pour la foire de Beauvais. Le curé, qui était le précepteur du fils du châtelain, en profita pour décrocher le drapeau tricolore et le remplacer par un drapeau blanc. Le soir, ce fut un beau scandale ! Finalement on enleva le drapeau blanc et on remit le drapeau tricolore à sa place.

Pour le 14 juillet à Gourville, on « tirait le canon » : c'était un gros tube dans lequel on versait de la poudre noire et des gravillons, l'étope était en papier journal bien tassé. On le tire encore maintenant. À Beauvais, ils avaient un vrai canon sur roues. Aussi quand les gens de droite de Gourville voulaient tirer du canon pour une raison ou une autre (la visite de leur député par exemple) ils allaient emprunter le canon de Beauvais.

Lors d'un 14 juillet, il y a une quarantaine d'années, ceux de droite avaient fait boire Fleury pour qu'il gifle le Maire pendant la cérémonie. Le chapeau du Maire voltigea, faisant apparaître ses cheveux blancs. Mais s'il était âgé, le Maire, Hector Blanchard, n'était pas rouillé et se souvenait qu'il avait fait l'école de Joinville. Si bien que mon Fleury se retrouva à terre et reçut la correction qu'il méritait. Ce fut ensuite devant le juge qu'ils s'expliquèrent. Hector a dit : « Oui je l'ai battu, il m'avait attaqué le premier, tout le monde est témoin. Tant que je le pourrai, je ne me laisserai pas battre sans me défendre ! ».

### Les élections

A cette époque-là, il y avait une femme qui faisait « le chien et le loup », transmettant à chaque camp ce qu'elle apprenait dans l'autre. J'ai prévenu Hector, qui m'a répondu : « Zou sais, jhe la conneus ».

Dans ma petite jeunesse, quand le royaliste Leroy, de Loulay, a été élu (avant Réveillaud), les « Badinguets » de Gourville avaient fait une chanson dont je ne sais plus que le commencement :

Le comité des Républicains, Cains cains cains  
Vida sa bourse avec entrain, Train-train-train,  
Pour les frais de Réveillaud,  
De Gaborit et de Favreau ...

Réveillaud était le candidat député, Gaborit et Favreau conseillers généraux. Je me souviens que Réveillaud était venu faire une conférence à Gourville un jeudi. J'y étais allée avec d'autres de l'école, il y a longtemps, c'était le grand-père d'Armand Blanchard qui était Maire. Il y eut discussion pour savoir si le député serait de gauche ou de droite parce qu'ils pouvaient compter sensiblement sur le même nombre de voix. Gaston Arramy (Badinguet) avait promis que si Vinot (?) était élu, il monterait une barrique de vin sur sa « traîne » (plateau bas monté sur quatre roues en fer et tiré par un cheval) et qu'il offrirait à boire à toute la commune. Mais ce fut Réveillaud (de gauche) qui fut élu.

Aussitôt les notables de gauche organisèrent des réjouissances avec un char que nous suivions bras-dessus bras-dessous. Il y eut un vin d'honneur accompagné de petits gâteaux secs offerts par Firmin Arramy. Le garde-champêtre Le Mite était dans le char avec son tambour. Le tambour « ripe », tombe et roule à grand bruit dans la cour qui était en pente et Le Mite court derrière.

Nous avons bien ri. Avant de sortir de sa cour, le Maire nous a rappelé que nous n'avions droit qu'à la moitié de la chaussée et qu'il faudrait donc suivre le char qui roulerait bien à droite. Si bien que les provocateurs, qui attendaient pour bousculer le cortège, perdirent leur temps puisque personne ne les empêcha de passer.

Certes, la vie était pénible en ce temps-là. Si l'on excepte les labours, les hommes accomplissaient tous leurs travaux à la main. Les journées commençaient avant le lever du soleil pour finir à la nuit. Il fallait bêcher avec un « cornu » (houe à deux pointes), dans les champs de betterave ou de blé, et dans les vignes. Les vendanges n'étaient pas mécanisées.

Les femmes n'avaient pas moins d'ouvrage : s'occuper des « drôles », préparer la cuisine, cuire le pain, barater le beurre, faire « l'essangeage » (lavage avant la lessive) du linge, procéder à la « bugée » (grande lessive) deux fois par an. Il fallait aussi soigner la basse-cour et le cochon, mener les vaches aux champs et les traire le soir, filer la laine et le chanvre, tricoter, « rapetasser » (raccommoder) les vêtements. Et quand l'ouvrage pressait dans les champs, les femmes partageaient les travaux des hommes.

Mais si l'on travaillait durement, on savait aussi s'amuser. Les jeunes, bien sûr, chantaient, riaient et dansaient en toutes occasions. Mais les parents savaient également rire et s'amuser, faire des farces, se moquer, et même chançonner les petits événements qui rompaient la monotonie de la vie.

Si le Saintongeais est appelé « cagouillard », ce n'est pas parce qu'il est lent au travail, mais parce qu'il prend son temps pour tout, pour le travail comme pour les mille petites joies de la vie quotidienne. C'est un sage.

**FIN**

## **Le Boutillon des Charentes**

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)  
[pperonneau@orange.fr](mailto:pperonneau@orange.fr)

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>